

— Bon Maître, quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle ?

— Observe les commandements ! avait dit Jésus.

Azariel revoyant en esprit son enfance studieuse et docile, son respect ému de la Loi et des prophètes, avait répondu avec une charmante candeur :

— Maître, j'ai observé toutes ces choses dès ma jeunesse.

Et Jésus l'avait regardé d'un profond regard d'amour.

Que de choses dans ce regard ! C'était un appel mystérieux à une vie plus haute et plus pure, à une intimité merveilleuse avec le ciel.

— Viens, disait ce regard, pauvre enfant, tu n'es pas fait pour ce monde ! Il y a longtemps que je te vois parmi les foules qui m'écoutent. Ta jeunesse, ta pureté, ta bonne volonté me ravissent. J'attendais cette nuit où la vérité te gagnerait tout entier, où tu tomberais à mes pieds, me demandant le secret du royaume de Dieu. Viens, suis-moi !... Sois mon disciple, mon ami, mon frère... Viens ! Tu ne seras pas déçu... J'ai les paroles de la vie éternelle...

Et le cœur d'Azariel ne s'était point fondu l'amour devant ce regard. Il n'avait point suivi Jésus. Il s'était souvenu avec complaisance de ses palais, de ses richesses. Il n'avait pas eu le courage d'abandonner tout, de n'avoir plus une pierre où reposer sa tête. Il avait eu peur de la société de ces hommes ignorants et grossiers qui entouraient Jésus, peur d'un lendemain que rien n'assurait.

Et il s'était éloigné, triste de se sentir lâche. Depuis ce jour, il avait toujours été triste.

*

* *

Le printemps revenu, après les fêtes de Pâques, Azariel s'empressait de quitter Jérusalem pour remonter au Nord, vers les délicieuses campagnes galiléennes.

Aucune de ses maisons d'été ne lui plaisait autant que sa résidence d'El-Choueir, plaine aujourd'hui désolée, autrefois gracieuse et verte, qui s'ouvrait presque au niveau du lac de Tibériade, cachant sous ses frais bosquets Capharnaüm, Bethsaïde, Magdala, tout le doux pays de Génésareth.

Des jardins de sa maison, Azariel voyait le lac bleuir entre les feuilles des tamaris et des lauriers-roses. Des oiseaux nageurs couvraient les eaux transparentes ; des barques s'échouaient sur la grève, parmi les rocs et les galets. A l'Ouest, ondulaient les hauts plateaux arides de la Gaulonitide et de la Pérée ; au Nord, les arêtes neigeuses de l'Hermon se découpaient en lignes blanches sur le ciel.

Parfois, cédant à l'enchantement de cette nature incomparable qui semble prodiguer toutes ses grâces sous la caresse de la saison dorée, Azariel sortait dans la campagne.

La terre était un tapis de couleurs vives. Des terrasses blanches de Bethsaïde tombaient des rires et des chants ; sous des massifs de pommiers, de noyers, de grenadiers, près des sources murmurantes, les fermes étaient tapies, leurs murs frustes voilés de vignes et de figuiers.

Des tourterelles sveltes, des merles bleus, si légers que le bout de leur aile ployait à peine les hautes herbes des prairies, s'envolaient sous les pas du jeune homme, dans un rayon de soleil ; et, fermant au loin ce décor de paradis, les montagnes fauves dessinaient sur l'horizon la sereine beauté de leurs lignes harmonieuses.

Devant les merveilles de ce printemps, Azariel, secouant sa lourde tristesse, songeait :

— Mon vieux maître a raison... Mon cœur est vide. Je devrais aimer... Qui donc m'aimera, non pour mes richesses, mais pour mon âme ?

Devant ses yeux passait tout à coup une vision de jeune fille. Il y en avait de plus belles, il n'y en avait pas de plus touchantes !

Elle s'appelait Alba. Deux mois plus tôt, un soir, à Jérusalem, elle était venue, petite fille inconnue, demander toute rougissante une faveur au riche Azariel.

— Deux de mes frères sont très serviteurs, avait-elle dit. Ils sont malades. Personne ne peut les soigner comme leur sœur. Accepte-moi comme servante, afin que je sois près d'eux pour plus vite les guérir.

Azariel avait accepté Alba, et le lendemain il avait appris que les frères de la nouvelle servante étaient atteints d'un mal répugnant qu'ils supportaient avec patience. A peine arrivée, Alba avait pansé leurs ulcères sans dégoût, en leur parlant avec une tendresse infinie.